

Cours 1.1 : Le bonheur, le désir

Séquence 1 - Éthique et philosophie morale

PLAN

Introduction

- (a) Analyse de la notion de bonheur
- (b) Problématique

I - Le bonheur comme idéal impossible

- A. Le bonheur comme « idéal de l'imagination » (Kant)
- B. Le désir comme marque de la misère de l'homme
 - 1/ L'image du tonneau percé (Platon)
 - 2/ Le divertissement selon Pascal

II - Les sagesse antiques comme art du bonheur

- A. L'épicurisme : une réponse au tonneau percé
 - 1/ Bonheur et liberté selon l'épicurisme
 - 2/ Le retour sur soi selon l'épicurisme
- B. Le stoïcisme : une réponse au divertissement
 - 1/ Bonheur et liberté selon le stoïcisme
 - 2/ Le retour sur soi selon le stoïcisme

III - Perspectives critiques

- A. Ne faut-il pas réhabiliter le désir ?
 - 1/ Deux conceptions du désir
 - (a) Le désir comme manque en quête de plénitude (le mythe d'Aristophane)
 - (b) Le désir comme force vitale en quête d'une vie intense (la figure de Don Juan)
 - 2/ Le bonheur comme création de soi par soi (Bergson)
- B. Ne faut-il pas remettre en cause l'idéal du bonheur ?
 - 1/ Le bonheur et l'idéal d'une vie accomplie (John Stuart Mill)
 - 2/ Le bonheur et la liberté (Tocqueville)

Introduction

- (a) Analyse de la notion de bonheur

<i>Bonheur</i>	<i>Plaisir</i>
Un état de satisfaction global, général durable qui provient d'un jugement sur la vie dans son ensemble	Un état de satisfaction partiel, fragmentaire nécessairement éphémère, limité à un moment déterminé qui provient d'un fait précis, particulier

- (b) Problématique

<i>Réponse</i>	Si le bonheur est un état de satisfaction global, il semble à première vue tout simplement résulter d'une accumulation de plaisirs, de la somme des satisfactions dont nous pouvons faire l'expérience dans notre existence.
<i>Contre-réponse</i>	Mais le bonheur est-il seulement une somme de plaisirs ? Des satisfactions passagères et partielles suffisent-elles à faire notre bonheur ? Le bonheur n'est-il pas plutôt un simple idéal ?

I - Le bonheur comme idéal impossible

- A. Le bonheur comme « idéal de l'imagination » (Kant)

« Le bonheur est un idéal, non de la raison ... ⇒ un modèle de bonheur n'est jamais :	... mais de l'imagination » ⇒ un modèle de bonheur est toujours :
<ul style="list-style-type: none"> - un modèle universel, valable pour tous les individus - un modèle objectif, qui résulte d'un savoir <ul style="list-style-type: none"> - une vérité - un concept parfaitement défini, logique et cohérent - une méthode rationnelle qui garantit de parvenir réellement au bonheur 	<ul style="list-style-type: none"> - un modèle particulier, relatif à l'individu - un modèle subjectif, qui résulte des préférences de l'individu <ul style="list-style-type: none"> - une image que l'individu se fait du bonheur - une représentation vague et confuse - une anticipation qui ne peut exclure la possibilité de la déception

B. Le désir comme marque de la misère de l'homme

1/ L'image du tonneau percé (Platon)

<i>L'image du tonneau</i>	<i>Signification de cette image</i>
Le tonneau plein Le tonneau partiellement vide Remplir le tonneau	Le bonheur (comme état de plénitude) Le désir (comme état de manque) Remplir son existence de plaisirs (combler ses désirs)
Si le tonneau est percé, nous aurons beau chercher à le remplir, le tonneau se videra rapidement et nous n'arriverons jamais à conserver notre tonneau plein.	Nous sommes souvent comme des tonneaux percés : la satisfaction n'est que de courte durée et nous retombons vite dans l'insatisfaction, toujours à désirer autre chose, sans jamais trouver véritablement le bonheur.

	<i>Le besoin</i>	<i>L'envie</i>
<i>Distinctions conceptuelles</i>	<ul style="list-style-type: none"> - universel, ou du moins commun - permanent, ou du moins cyclique - de l'ordre de la nécessité - ancré dans la nature 	<ul style="list-style-type: none"> - particulière, relative à l'individu - changeante, transitoire - de l'ordre du superflu - dérive des représentations mentales de l'individu
<i>Le lien avec l'idée de manque</i>	Un besoin est un manque de ce qui est nécessaire à notre nature pour qu'elle puisse "fonctionner", pour qu'elle puisse continuer à exister et à accomplir ce qu'elle accomplit.	Une envie est un manque que l'individu se crée en se comparant avec autrui, ou bien en comparant la situation présente avec ce qu'il pourrait avoir.

2/ Le divertissement selon Pascal

<i>Se divertir (au sens commun) :</i>	<i>Se divertir (au sens pascalien) :</i>
S'amuser, se détendre, passer le temps de manière agréable pour oublier ses soucis, ses problèmes	Trouver une activité qui occupe son esprit (avoir l'esprit absorbé par un but à obtenir, se remplir de choses à faire) pour oublier la misère de la condition humaine, le souci fondamental dans lequel nous sommes en raison de l'absurdité et du tragique de l'existence (se divertir, c'est se détourner de la pensée de la mort, du hasard, de la vanité de toute chose)
<i>La critique classique du divertissement</i>	<i>La critique du divertissement par Pascal</i>
Dans le divertissement, l'individu oublie ce qu'il est essentiellement et s'absorbe dans des activités futiles. Au lieu de vivre dans le présent et de réfléchir à lui-même, il ne cesse de vivre toujours orienté vers le futur et vers des buts extérieurs à atteindre.	Pascal reprend en partie la critique classique du divertissement, mais note qu'il y a une certaine vanité de cette critique du divertissement. Au fond le divertissement est humain : ne pouvant rien faire contre le malheur de notre propre existence, nous faisons en sorte de ne pas y penser. Mais le divertissement ne nous permet pas d'atteindre le bonheur, il permet seulement de masquer (de manière illusoire) le malheur.

<i>Transition</i>	Certes il n'y a pas de science du bonheur. Mais ne peut-on pas trouver un art d'être heureux ? Ne faut-il pas trouver le bonheur davantage en soi plutôt que dans les choses extérieures, qui nous maintiennent dans l'insatisfaction et dans le divertissement ?
-------------------	---

II - Les sagesse antiques comme art du bonheur

<i>La notion de "sagesse"</i>	Lorsqu'on parle de "sagesse", on s'intéresse à une forme de réflexion, qui consiste à "penser sa vie et vivre sa pensée" (Comte-Sponville).
<i>Texte de Pierre Hadot</i>	« La philosophie ne consiste pas dans l'enseignement d'une théorie abstraite, encore moins dans une exégèse de textes, mais dans un art de vivre, dans une attitude concrète, dans un style de vie déterminé, qui engage toute l'existence. L'acte philosophique ne se situe pas seulement dans l'ordre de la connaissance, mais dans l'ordre du "soi" et de l'être : c'est un progrès qui nous fait plus être, qui nous rend meilleurs. C'est une conversion qui bouleverse toute la vie, qui change l'être de celui qui l'accomplit. » (<i>Exercices spirituels et philosophie antique</i>)
<i>Les sagesse antiques</i>	L'épicurisme et le stoïcisme sont les deux grandes sagesse de l'antiquité. Dans les deux cas, elles expriment une recherche du bonheur et de la liberté à travers un retour sur soi qui est à la fois une réflexion sur soi et un retour à une vie en accord avec la nature.

A. L'épicurisme : une réponse au tonneau percé

1/ Bonheur et liberté selon l'épicurisme

<i>Le bonheur</i>	Le bonheur correspond à une forme de plaisir qui est le simple plaisir d'exister dans l'absence de souffrances dans le corps (aponie) et l'absence de troubles dans l'âme (ataraxie). L'identification du bonheur au plaisir ne signifie pas qu'il faut "profiter de la vie" et accumuler tous les plaisirs. L'expression "être un épicurien" a pris ce sens-là, alors qu'il s'agit d'un contresens sur la philosophie d'Épicure.
<i>Plaisir stable et plaisirs mobiles</i>	Pour mieux comprendre la conception épicurienne du plaisir, il faut comprendre la distinction qu'Épicure fait entre le plaisir stable et les plaisirs mobiles. – Les plaisirs mobiles désignent les plaisirs éphémères, ceux qui ne durent qu'un instant (et qui sont donc mobiles, en raison de leur caractère fugace). Le plaisir stable désigne au contraire un plaisir durable, qui persiste dans le temps. – Les plaisirs mobiles sont d'autre part ceux qui proviennent de la satisfaction de nos envies, qui ont elles-mêmes un caractère transitoire (nos désirs changent sans cesse) et nous conduisent souvent à des excès. La notion de stabilité évoque au contraire l'idée d'un équilibre intérieur, d'une vie sans tensions, sans agitations, sans troubles. L'identification du bonheur au plaisir chez Épicure signifie donc que le bonheur correspond à un plaisir stable : le simple plaisir d'exister dans la sérénité.
<i>Bonheur et liberté</i>	Pour retrouver le bonheur du simple plaisir d'exister, il faut d'abord parvenir à ne plus vivre comme des tonneaux percés : la recherche incessante des plaisirs mobiles nous conduit à une insatisfaction permanente, à une vie agitée, toujours inquiète et frustrée. La recherche du bonheur doit nous conduire à une affirmation de notre propre liberté, puisqu'il s'agit de ne pas être esclave de nos désirs, et d'être le moins dépendant possible du monde extérieur. La liberté dont il est question ici est une forme de liberté intérieure, de liberté par rapport à soi, à ses propres désirs. De manière plus générale, il faut, selon Épicure, parvenir à se libérer de ses craintes, et Épicure identifie quatre grandes craintes auxquelles il oppose un quadruple remède.

Le tetrapharmakos (le quadruple remède)

<i>La crainte des dieux</i>	Les dieux sont des êtres parfaits, qui ne se préoccupent pas des affaires humaines (croire que les dieux peuvent être en colère et nous punir, ou bien qu'ils sont bienveillants et peuvent nous accorder leurs faveurs, c'est faire preuve d'anthropomorphisme). Les dieux par conséquent n'interviennent pas dans le monde : les phénomènes naturels s'expliquent de manière purement physique (comprendre la nature permet de lutter contre les superstitions).
<i>La crainte de la mort</i>	* <i>Argument d'Épicure</i> (i) Il n'y a pas de sens à craindre ce qui ne peut pas nous faire de mal. (ii) Or la mort ne peut pas nous faire de mal (la mort n'est qu'une dispersion des atomes qui nous composent, il n'y a pas de vie après la mort donc pas d'enfer possible ; de plus, puisque je n'existe plus lorsque je suis mort, la mort ne peut me causer de mal, car un événement ne peut faire de mal à quelqu'un qui n'existe plus). (Concl.) Il n'y a pas de sens à craindre la mort. * <i>Argument de Lucrece</i> (i) Il n'y a rien d'angoissant dans le fait de ne pas avoir existé avant notre naissance. (ii) Or la non-existence avant notre naissance et la non-existence après notre mort reviennent au même pour nous. (Concl.) Il n'y a rien d'angoissant dans le fait de ne pas exister après notre mort.
<i>La crainte de la souffrance</i>	Nous pouvons empêcher que la douleur nous envahisse complètement, et éviter qu'elle trouble notre âme tout entière, en équilibrant cette douleur par la perspective de sa fin, ou par le souvenir de plaisirs passés.
<i>La crainte de ne pas être heureux</i>	Cette crainte provient de la peur de perdre ce qu'on a et de ne pas avoir ce qu'on désire. Mais si nous apprenons à être moins dépendant du monde extérieur, notre bonheur sera moins dépendant du hasard. Et si nous apprenons à nous contenter de peu, nous serons capable de nous réjouir du simple plaisir d'exister, au lieu de toujours désirer avoir autre chose.

2/ Le retour sur soi selon l'épicurisme

<i>Une réflexion sur soi ... et avant tout sur ses désirs</i>	Satisfaire tous nos désirs ne nous permet pas d'atteindre le bonheur et la liberté. La recherche du simple plaisir immédiat ou du plaisir dans l'excès peut en effet : nous causer davantage de souffrances et nous conduire à moins apprécier les plaisirs simples ; nous rendre davantage dépendant du monde extérieur, et nous conduire à être esclave de nos désirs. Épicure ne fait pas une critique morale des plaisirs, il affirme simplement qu'il faut faire preuve de prudence et utiliser notre raison afin de calculer les conséquences de nos choix, et maîtriser nos désirs.
<i>Un retour à une vie en accord avec la nature ... où il s'agit avant tout de se focaliser sur ses véritables besoins</i>	Afin de guider notre réflexion sur nos désirs, Épicure distingue trois types de désirs : * <i>Les désirs naturels et nécessaires</i> Ce sont des désirs qui proviennent de notre nature même et qui correspondent à de véritables besoins. En tant qu'êtres vivants, nous avons besoin de manger, de boire, ... (afin d'atteindre l'aponie). En tant qu'êtres humains, nous avons besoin de penser, de réfléchir (pour nous libérer de nos craintes et atteindre l'ataraxie), et nous ne pouvons pas nous passer de l'amitié de nos semblables (avec lesquels nous partageons le simple plaisir d'exister). Ces désirs sont ainsi essentiels pour parvenir au bonheur. * <i>Les désirs naturels et non nécessaires</i> Ils visent des plaisirs que nous avons naturellement tendance à apprécier, mais dont nous pouvons nous passer. Par exemple : le plaisir sexuel, ou bien le plaisir esthétique, ou encore tout ce qui rend l'existence plus agréable. L'épicurisme ne condamne pas ces plaisirs (ce n'est pas une forme d'ascétisme), mais il invite à s'en méfier et à ne pas en être dépendant. L'attitude à avoir est celle de la prudence et de la modération. * <i>Les désirs ni naturels, ni nécessaires</i> Ce sont des désirs qui nous empêchent de parvenir à un état de bonheur et de liberté. C'est le cas des désirs impossibles (p.ex. le désir d'immortalité) ou bien des désirs qui nous conduisent à l'excès, à vouloir toujours plus, ce qui ne peut que nous maintenir dans l'insatisfaction et dans la servitude (p.ex. le désir de la gloire, du pouvoir, de la richesse, du luxe ; ou encore la passion amoureuse). En vue du bonheur et de la liberté, il faut absolument éviter ce type de désirs.

B. Le stoïcisme : une réponse au divertissement

1/ Bonheur et liberté selon le stoïcisme

<i>Le bonheur</i>	Le bonheur, pour les stoïciens, c'est la vertu. La vertu est la force morale qui permet à un individu d'agir conformément à son devoir, et de faire en toutes circonstances ce qu'un être rationnel ferait. Le bonheur est alors une forme de satisfaction morale : la satisfaction d'agir comme on doit le faire.
<i>La liberté</i>	Agir comme on doit le faire, en toutes circonstances, implique la capacité de ne pas être affecté par les événements qui nous arrivent (ce que les stoïciens nomment l'apathie). Il s'agit d'être comme un roc imperturbable face aux vagues, comme une citadelle invulnérable face aux attaques extérieures. La vertu est donc une affirmation de sa liberté. Une liberté qui réside dans la force intérieure de la volonté, guidée par la raison et non par les passions, afin de ne pas être le jouet des forces extérieures, l'esclave de ses affects.
<i>L'image de l'archer</i>	Le bonheur et la liberté reposent tous les deux sur la force de la volonté. Mais ce qui fait notre bonheur et notre liberté pour les stoïciens, ce n'est pas le résultat de notre volonté, ce n'est pas le fait d'obtenir ce que nous voulons. Ce qui compte, c'est la volonté elle-même, notre application à accomplir ce que nous devons accomplir quels que soient les obstacles extérieurs. D'où cette belle image : le sage est comme un archer qui vise une cible, ce qui compte c'est la tension que l'archer applique à son arc, et non le fait d'atteindre la cible.
<i>Une réponse au divertissement</i>	Nous ne sommes pas condamnés à chercher vainement le bonheur dans le divertissement afin de masquer le tragique de la condition humaine. Le sage a la force morale intérieure qui lui permet d'affronter tous les événements qu'il peut subir, et peut trouver en lui-même, dans sa propre vertu, la satisfaction la plus haute.

2/ Le retour sur soi selon le stoïcisme

<i>Une réflexion sur soi ... et avant tout sur ses représentations</i>	Si le bonheur et la liberté reposent sur la force d'âme intérieure de l'individu, et non sur le résultat extérieur obtenu, alors en toutes choses il faut apprendre à distinguer ce qui dépend de nous (notre volonté, nos décisions, le choix de la manière dont nous réagissons) et ce qui ne dépend pas de nous (les événements extérieurs, ce que fait autrui). En effet, si nous nous représentons les événements extérieurs ou ce que fait autrui comme dépendant de nous, alors nous ne serons pas heureux, car nous ressentirons de la peine à ne pas pouvoir maîtriser ces éléments extérieurs. Et si nous nous représentons nos décisions et nos réactions comme ne dépendant pas de nous, alors nous ne serons pas libres, car nous n'exercerons pas notre volonté et nous nous laisserons guidés par les événements extérieurs et nos affects. Il faut donc maîtriser nos représentations, car « ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, mais les jugements qu'ils font sur ces choses » (Épictète).
<i>Un retour à une vie en accord avec la nature ... où il s'agit avant tout d'accepter la réalité et d'accomplir les devoirs propres à notre nature</i>	– Face à ce qui ne dépend pas de nous, il faut parvenir à une parfaite acceptation de la réalité, telle qu'elle est, sans vouloir qu'elle soit autrement. Ce qui nous arrive s'inscrit dans un ordre des choses qui est une forme de Destin et nous devons coopérer avec le Destin plutôt que nous y opposer. Épictète écrit ainsi : « décide de vouloir ce qui arrive et tu seras heureux » – Nous devons d'autre part prendre conscience de ce qui dépend de nous. Quelle que soit notre situation, il ne tient qu'à nous d'exercer notre volonté pour accomplir les devoirs que notre nature raisonnable nous indique. Les stoïciens utilisent ici l'image de l'acteur : chacun d'entre nous a un rôle à jouer et ce qui nous appartient ce n'est pas de choisir ce rôle, c'est de le jouer le mieux possible.

III - Perspectives critiques

A. Ne faut-il pas réhabiliter le désir ?

1/ Deux conceptions du désir

(a) Le désir comme manque en quête de plénitude (le mythe d'Aristophane)

<i>Structure</i>	<i>Le mythe</i>
<i>La perfection primitive</i>	Au temps jadis : il y avait trois catégories d'êtres humains : le mâle, la femelle et l'androgyné. La forme de chaque être humain était celle d'une boule. Chacun avait quatre mains, quatre jambes, une tête unique avec deux visages, deux sexes. Le mâle était un rejeton du soleil, la femelle un rejeton de la terre, et l'androgyné un rejeton de la lune (si leur forme avait à voir avec le cercle, c'est qu'ils ressemblaient à leur parent).
<i>La séparation</i>	Leur force était redoutable, et leur orgueil était immense. Ils entreprirent l'escalade du ciel dans l'intention de s'en prendre aux dieux. C'est alors que Zeus et les autres divinités délibérèrent pour savoir ce qu'il fallait en faire. Zeus décida alors de couper les humains en deux (ils seront alors plus nombreux, mais plus faibles). Quand il avait coupé un être humain, il demandait à Apollon de lui retourner du côté de la coupure le visage et la moitié du cou, pour que, ayant cette coupure sous les yeux, cet être humain devint plus modeste; il lui demandait aussi de soigner les autres blessures. Apollon retournait le visage et, ramenant de toutes parts la peau sur ce qu'on appelle à présent le ventre, il l'attachait fortement au milieu du ventre en ne laissant qu'une cavité, ce que précisément on appelle le "nombril", comme un souvenir de ce qui était arrivé dans l'ancien temps.
<i>L'amour comme désir de retrouver la plénitude originelle</i>	Quand donc l'être humain primitif eut été dédoublé par cette coupure, chaque morceau, regrettant sa moitié, tentait de s'unir de nouveau à elle. Et, passant leurs bras autour l'un de l'autre, ils s'enlaçaient mutuellement, parce qu'ils désiraient se confondre en un même être, et ils finissaient par mourir de faim et de l'inaction causée par leur refus de rien faire l'un sans l'autre. Ainsi l'espèce s'éteignait. Mais, pris de pitié, Zeus s'avisa d'un autre expédient: il transporte les organes sexuels sur le devant du corps de ces êtres humains et, ce faisant, il rendit possible un engendrement mutuel, l'organe mâle pouvant pénétrer dans l'organe femelle. Le but de Zeus était le suivant. Si, dans l'accouplement, un homme rencontrait une femme, il y aurait génération et l'espèce se perpétuerait; en revanche, si un homme tombait sur un homme, les deux êtres trouveraient de toute façon la satiété dans leur rapport, ils se calmeraient, ils se tourneraient vers l'action et ils se préoccuperaient d'autre chose dans l'existence. C'est donc d'une époque aussi lointaine que date l'implantation dans les êtres humains de cet amour, celui qui rassemble les parties de notre antique nature, celui qui de deux êtres tente de n'en faire qu'un pour ainsi guérir la nature humaine. Chacun d'entre nous est donc la moitié complémentaire d'un être humain, puisqu'il a été coupé, un seul être en produisant deux; sans cesse donc chacun est en quête de sa moitié complémentaire. Chacun a le souhait de s'unir avec l'être aimé et se fondre en lui, de façon à faire un seul être au lieu de deux. Ce souhait s'explique par le fait que la nature humaine qui était la nôtre dans un passé reculé se présentait ainsi, c'est-à-dire que nous étions d'une seule pièce: aussi est-ce au souhait de retrouver cette totalité, à sa recherche, que nous donnons le nom d' "amour".

(b) Le désir comme force vitale en quête d'une vie intense (la figure de Don Juan)

<i>Don Juan libertain</i>	« Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. » (Molière, <i>Dom Juan</i> , Acte I, scène 2, début de la tirade de l'inconstance)
<i>Don Juan conquérant</i>	« On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. » (Molière, <i>Dom Juan</i> , Acte I, scène 2, suite de la tirade de l'inconstance)
<i>Don Juan et la puissance du désir</i>	Que recherche Don Juan ? Il désire conquérir les femmes, toutes les femmes. Don Juan est donc bien un personnage de l'excès, du mouvement incessant. Ce qui l'intéresse, c'est la conquête elle-même. Une fois qu'il a conquis le cœur d'une femme, cette femme ne l'intéresse plus. Ce qu'il trouve désirable, c'est d'affirmer sa puissance, qui est ici sa capacité à séduire les femmes, à provoquer en elles un désir pour lui. Comment Don Juan parvient-il à séduire les femmes ? Kierkegaard, dans <i>Ou bien... Ou bien...</i> affirme que Don Juan n'est pas un séducteur qui conquiert le cœur des femmes par le biais d'une technique. Don Juan n'est pas un professionnel de la drague, contrairement à ce que l'expression « être un Don Juan » laisse entendre ! La séduction opère par le simple fait de la puissance du désir que manifeste Don Juan : les femmes conquises par Don Juan se laissent fasciner par ce désir, et désirent être ainsi désirée. Le personnage de Don Juan révèle ainsi la puissance propre au désir, qui n'est pas essentiellement un état de manque, mais une force en quête d'affirmation, en quête d'une vie intense. Toutefois la figure de Don Juan est aussi celle d'un personnage sombre, qui se soucie peu de considérations morales vis-à-vis d'autrui, et frôle sans cesse la mort. L'affirmation de la puissance du désir conduit-elle nécessairement à une négation d'autrui et à une forme de destruction de soi ?

2/ Le bonheur comme création de soi par soi (Bergson)

<i>La joie n'est pas le plaisir</i>	« L'effort est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Or, cet effort n'eût pas été possible sans la matière : par la résistance qu'elle oppose et par la docilité où nous pouvons l'amener, elle est à la fois l'obstacle, l'instrument et le stimulant ; elle éprouve notre force, en garde l'empreinte et en appelle l'intensification. Les philosophes qui ont spéculé sur la signification de la vie et sur la destinée de l'homme n'ont pas assez remarqué que la nature a pris la peine de nous renseigner là-dessus elle-même. Elle nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir. Le plaisir n'est qu'un artifice imaginé par la nature pour obtenir de l'être vivant la conservation de la vie ; il n'indique pas la direction où la vie est lancée. Mais la joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire : toute grande joie a un accent triomphal. Or, si nous tenons compte de cette indication et si nous suivons cette nouvelle ligne de faits, nous trouvons que partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie.
<i>Quatre exemples de joie</i>	La mère qui regarde son enfant est joyeuse, parce qu'elle a conscience de l'avoir créé, physiquement et moralement. Le commerçant qui développe ses affaires, le chef d'usine qui voit prospérer son industrie, est-il joyeux en raison de l'argent qu'il gagne et de la notoriété qu'il acquiert ? Richesse et considération entrent évidemment pour beaucoup dans la satisfaction qu'il ressent, mais elles lui apportent des plaisirs plutôt que de la joie, et ce qu'il goûte de joie vraie est le sentiment d'avoir monté une entreprise qui marche, d'avoir appelé quelque chose à la vie. Prenez des joies exceptionnelles, celle de l'artiste qui a réalisé sa pensée, celle du savant qui a découvert ou inventé. Vous entendrez dire que ces hommes travaillent pour la gloire et qu'ils tirent leurs joies les plus vives de l'admiration qu'ils inspirent. Erreur profonde ! On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. [...]
<i>Le bonheur comme création de soi par soi</i>	Si donc, dans tous les domaines, le triomphe de la vie est la création, ne devons-nous pas supposer que la vie humaine a sa raison d'être dans une création qui peut, à la différence de celle de l'artiste et du savant, se poursuivre à tout moment chez tous les hommes : la création de soi par soi, l'agrandissement de la personnalité par un effort qui tire beaucoup de peu, quelque chose de rien, et ajoute sans cesse à ce qu'il y avait de richesse dans le monde ? » (Bergson, <i>L'Énergie spirituelle</i> , « La conscience et la vie »)

<i>Le plaisir</i>	– une satisfaction qui se rapporte à un instant déterminé où un fait particulier a causé le plaisir en question – un état superficiel et léger, qui n'est qu'une confirmation de la vie : c'est le signe que l'individu continue de vivre
<i>La joie</i>	– une satisfaction qui se rapporte à une durée, à une certaine épaisseur de temps, à tout un passé qui a conduit finalement à cette joie – un état profond et dense, qui est une affirmation de la vie : c'est le signe que l'individu se dépasse lui-même dans un élan vital créateur
<i>Désir et bonheur</i>	L'affirmation de la puissance du désir ne conduit pas nécessairement à un rapport destructeur avec autrui et avec soi-même. Dans la joie, le désir est créateur, et n'implique pas de négation d'autrui ou de soi-même. La force du désir participe au contraire à un processus d'affirmation de soi-même, de construction de soi-même, qui conduit au bonheur d'être vraiment soi-même. Ne faut-il donc pas réhabiliter le désir et le considérer comme essentiel au bonheur ?

B. Ne faut-il pas remettre en cause l'idéal du bonheur ?

1/ Le bonheur et l'idéal d'une vie accomplie (John Stuart Mill)

Expérience de pensée : la personne qui compte des brins d'herbe	Analyse
<p>« Allons-nous faire du bonheur l'équivalent du plaisir ou de la satisfaction ? Si un homme est content, si dans sa vie le plaisir l'emporte sur la peine, cela suffit-il pour dire qu'il mène une vie heureuse ? Le fait que, comme le remarque Aristote [<i>Éthique à Nicomaque</i>, X, 3, 1174a1-3], nous renoncerions à éprouver le plaisir de l'enfant si le prix en était de rester toujours enfant montre bien qu'une telle équivalence n'est guère plausible. Certes, on peut objecter que les enfants connaissent en gros moins de plaisirs que les adultes, et qu'ils éprouvent davantage de souffrances. Mais ces objections, même si elles sont vraies, ne changent rien au problème. On s'en rendra bien compte en substituant à l'exemple des enfants un autre cas que j'appellerai le cas du « patient et de son docteur ». J'ai entendu un jour un docteur évoquer le cas de l'un de ses patients qui passait « toutes ses journées parfaitement heureux » à ramasser des feuilles. (Je crois que ce patient [...] avait subi une lobotomie pré-frontale.) Cela m'a fortement impressionnée. Je me suis dit en effet : « Tiens, beaucoup d'entre nous ne passent pas "toutes leurs journées parfaitement heureux" à faire ce qu'ils font. » Puis j'ai réalisé combien il serait étrange d'imaginer que le plus aimant des pères fasse subir à son enfant préféré, parfaitement normal, une lobotomie pré-frontale. » Philippa Foot, « La vertu et le bonheur » in Monique Canto-Sperber, <i>La Philosophie morale britannique</i>, p.137</p>	<p>« Peu de créatures humaines accepteraient d'être changées en animaux inférieur sur la promesse de la plus large ration de plaisirs de bêtes ; aucun être humain intelligent ne consentirait à être un imbécile, aucun homme instruit à être un ignorant, aucun homme ayant du cœur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gremlin sont, avec leurs lots respectifs, plus complètement satisfaits d'eux-mêmes avec le leur. [...] Un être pourvu de facultés supérieures demande plus pour être heureux, est probablement exposé à souffrir de façon plus aiguë, et offre certainement à la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur, mais en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber à un niveau d'existence qu'il sent inférieur. Nous pouvons donner de cette répugnance le nom qu'il nous plaira [...] mais si on veut l'appeler de son vrai nom, c'est un sens de la dignité que tous les êtres humains possèdent, sous une forme ou sous une autre, et qui correspond – de façon nullement rigoureuse d'ailleurs – au développement de leurs facultés supérieures. [...] Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. » (J.S. Mill, <i>L'utilitarisme</i>)</p> <p>Selon John Stuart Mill, il ne suffit pas de satisfaire ses désirs pour parvenir à une vie véritablement accomplie. Il faut prendre en compte le type de désirs que nous cherchons à satisfaire. Contrairement à Bentham qui ne prend en compte que la quantité des plaisirs ("Si l'on fait abstraction des préjugés, le jeu d'osselets est d'une valeur égale à celle des arts et sciences que sont la musique et la poésie"), Mill pense qu'il y a une hiérarchie des plaisirs : tous n'ont pas la même qualité, on peut distinguer les plaisirs bas et les plaisirs nobles. Seuls les plaisirs nobles conviendraient. Il y a ainsi une exigence supérieure à la simple idée d'un bonheur trouvé dans la satisfaction de ses désirs : cette exigence est celle d'une vie accomplie à travers des activités qui ont une signification et qui font appel à des capacités proprement humaines.</p>

2/ Le bonheur et la liberté (Tocqueville)

Expérience de pensée : le Meilleur des Mondes de Huxley	Analyse
<p>« Dans cet univers du meilleur des mondes, univers basé sur le principe absolu de la stabilité sociale, les êtres humains sont contrôlés d'au moins deux façons. On utilise d'abord le contrôle génétique (le Procédé Bokanovsky). On fabrique les humains dans des laboratoires, en assignant à chacun les caractéristiques intellectuelles et physiques qui seront requises par sa place (ou sa caste) dans la société. Le contrôle psychologique (l'enseignement pendant le sommeil ou l'hypnopédie) vient épauler et renforcer le premier. Chaque être humain se voit répéter ad nauseam ce qu'il doit savoir et ressentir pour bien tenir sa place, pour être un membre bien rodé et bien ficelé de sa caste. L'idée fondatrice de cette société, c'est d'assurer le bonheur, celui-ci consistant à "aimer ce qu'on est obligé de faire". Comme le dit un des dirigeants, "Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent pas échapper". Dans une telle société, la famille n'existe plus et elle est très mal perçue; la sexualité est libre, tellement libre et tellement contrainte, contraignante et obligatoire qu'on peut se demander où réside la liberté. Sexuellement chacun appartient à tous les autres, compte devant être tenu, bien évidemment, des contraintes de classes sociales. Dans cette société, les livres sont censurés (beaucoup de "vieux livres" sont interdits) et ne sont pas destinés aux classes inférieures auxquelles on transmet le dégoût radical des livres et des fleurs. Les médias sont efficacement contrôlés et sont surtout orientés vers le plaisir (le fun ?). On valorise beaucoup les sports de même que l'irrationalité : "L'éducation morale, qui ne doit jamais, en aucune circonstance, être rationnelle". Compte tenu du fait que c'est une société très développée, on valorise toutes les activités qui sont susceptibles d'accroître la consommation. Dans cette société, il y a aussi une drogue, élément central du tissu sociologique. Cette drogue, appelée le soma, empêche les membres de la société d'éprouver de l'angoisse, de l'anxiété, de la tristesse, de la détresse ou, pis encore, une sensation de malheur. » (J.-S. Baribeau, « Bonheur insoutenable » et "merveilleux malheur" : bonheur, malheur et oxymoron », <i>Horizons philosophiques</i>, vol. 14, n. 1, automne 2003)</p>	<p>« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses ; elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait. Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger. » (Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i>, t. II, IVe partie, Chap. VI)</p>